

Centenaire de la commémoration de la fin de la « Grande Guerre »

Le vendredi 9 novembre 2018 à 16h30
Lycée Chanzy de Charleville-Mézières

en l'honneur des élèves du Lycée « morts pour la France »

Pourquoi commémorer ?

Hegel disait, dans la préface des *Principes de la philosophie du droit*, que la « chouette de Minerve » ne prenait son envol qu'« à la tombée de la nuit ». La « chouette de Minerve », c'est le symbole de la Philosophie. Cette phrase veut dire que le Philosophe arrive toujours sur le tard, et peut-être même un peu trop tard, pour comprendre ce qui, dans l'Histoire des hommes, a eu lieu. Pour l'événement qui nous rassemble aujourd'hui, on pourrait dire, sans mauvais jeu de mot, que la réflexion philosophique arrive largement « après la bataille », cent ans après... Arrivons-nous trop tard, cependant, pour comprendre ce qu'est une « commémoration » ?...

Le fait de commémorer correspond à un mode particulier d'expression de la vie collective. En quoi consiste-t-il ?

La vie sociale est vie *commune*. Cela peut revêtir plusieurs sens. D'abord, le « commun », c'est ce qui est partagé, public. De ce fait, il relève de ce qui est quotidien, ordinaire, peut-être routinier, voire sans relief ni éclat. Il peut alors vite être perçu comme ce qui est sans aucune valeur, comme ce qui n'est pas propre, dans tous les sens du terme. Comme cela ne nous appartient pas vraiment, n'est pas notre propriété, nous pensons que nous pouvons le délaisser. Cela passe entre toutes les mains, c'est sale et on préfère le désinvestir... Le « commun » est alors proche du populaire, du vulgaire, avec toute la fausse estime et le mépris à peine caché que l'on peut avoir envers « le peuple », la « foule ». On ne se mélange pas.

D'un autre côté, le « commun », c'est aussi, justement parce qu'on le partage, ce que l'on peut chercher à protéger. Loin d'être un donné évident que l'on rejetterait, tels des enfants gâtés, le commun devient alors une tâche, un défi à entreprendre, une construction toujours à initier, un travail incessant à recommencer. Qu'il s'agisse d'un couple, d'une association, ou de la société, la vie commune peut se révéler terriblement exigeante et fragile en même temps, si bien que nous pourrions la considérer comme l'une des dimensions les plus précieuses de notre existence. Qu'est-ce qu'une commémoration révèle de la vie commune ?

Lorsque nous commémorons et que nous nous rappelons ensemble de ce qui a été, il semblerait que nous décidions ensemble de sortir le commun du commun, pour aborder l'ordinaire sous l'angle de l'extraordinaire. C'est d'abord l'ordinaire du jour qui se trouve bouleversé, les emplois du temps chamboulés. Tout ça pour exalter une chose qui pourrait paraître très « commune » : des hommes qui se sont battus, écharpés

au cours d'un conflit qui a fait des millions de victimes et de blessés. Quelle barbarie ! Pourquoi une telle exaltation, c'est-à-dire pourquoi porter dans les hauteurs ce que nous reconnaissons collectivement comme un drame qui laissa l'Europe exsangue ? Serait-ce pour se chercher un passé sublime, mythologisé, fantasmé ? L'ennui et la fadaise des affaires quotidiennes nous tromperaient-ils à ce point ? La pratique serait bien pitoyable et morbide...

Rappelons-nous qu'exalter signifie aussi bien « porter dans les hauteurs » que de « sonder les profondeurs » (*ex-altus*). En commémorant, c'est un peu comme si nous prenions la mesure de quelque chose d'incommensurable ; la hauteur, l'honneur, la défense légitime de nos biens, de notre pays, ont côtoyé l'abîme, l'horreur abyssale des affres d'une souffrance irréparable que personne n'a pu anticiper ni sciemment vouloir. Nos aïeux, pour leur pays, se sont démesurément battus. Il ne m'appartient pas de juger du sens ou du non-sens de leur combat. Après avoir tenté de comprendre ce qui fut (en écoutant l'historien), seule me revient maintenant la tâche de me taire en commémorant ; ou plutôt, avant de me recueillir un temps avec vous, de laisser la parole à l'un des soldats de 14 : « *ce qu'on nous a demandé*, disait Maurice Genevoix avec pudeur, *était plus que ce qu'un homme pouvait faire ; et nous l'avons fait* ». Mystérieusement dans cette guerre, l'horreur et l'honneur, le hideux et la grandeur du sacrifice furent indéfectiblement conjoints au point de devenir indiscernables.

Dans le silence qui constitue le point d'orgue du geste commémoratif, se joue quelque chose comme une prise de conscience, issue d'une inspiration et d'une aspiration. L'inspiration serait la reviviscence d'un état d'esprit, non pas belliqueux par essence, mais prenant conscience de quelque chose de cette vie commune qui sous-tend nos existences. Sortant de la léthargie du quotidien, faite d'indifférence et d'habitudes, nos oppositions, voire nos contradictions, pendant un temps, vont se taire. Une chance nous est alors donnée (et c'est là l'aspiration) d'aller par delà l'inertie fatalement centripète des consciences individuelles et des intérêts particuliers pour décider, collectivement, d'entendre et d'éprouver quelque chose de l'épreuve de nos Anciens, ce qui est aussi une façon de vivre ensemble le présent, par delà nos différences, et d'envisager l'avenir.

Quoique ne représentant aucune autorité politique, morale ni spirituelle, au nom de notre pays, des générations passées, présentes et futures, je vous remercie pour l'effort que vous faites de venir aujourd'hui commémorer ici au lycée Chanzy, à la mémoire des anciens élèves du lycée, morts au champ d'honneur.

Laurent Devie, Professeur de Philosophie.